

TENDRE EST L'ENNUI.

Déjà vingt ans, vingt ans déjà, l'affaire Anne Tandor...

Pourquoi dans chaque chambre d'hôtel, dans chaque meublé miteux où je me terre, tous ces endroits sans âme où je survis il y a toujours ce néon, ce putain de néon rouge et violet qui vient strier les volets sur le plafond au-dessus de mon lit, la nuit. Toutes les nuits.

Je ne saurais dire mais le côté bon marché de l'endroit doit jouer beaucoup. Comme si tous les types comme moi, de pauvres cloches avec juste de quoi se payer une pièce comme celle où je survis depuis des mois, ne pouvaient fonctionner qu'au criard, au vulgaire. Au tape à l'œil. Je regarde les ombres au plafond, style barreaux d'échelle, elles m'incitent à monter au paradis et quoi ?... Rien, juste moi allongé sur mon matelas – draps douteux, sommier qui grince – et la ville est là, silencieuse, tapie trois étages plus bas, grise et triste comme dans tout bon polar qui se respecte.

Quimper dort, peu ou pas de voitures, quelques éclats de voix, les rires d'une femme, plus désespérés que joyeux et rien. Le vide. Je me demande pourquoi je suis là, dans cette ville. Comme à chaque fois, je me dis que le hasard a bon dos. Mais il n'y a pas de hasard, rien qu'un destin qui demande des comptes. Je tends un bras. Sur la petite table de nuit au bois éraflé, à côté d'un emballage graisseux et vide - un hot-dog englouti pour unique diner - je saisis un verre rempli d'alcool, du whisky bon marché, récession oblige. Je bois un coup, puis un deuxième, je me rallonge.

Anne, l'affaire Anne Tandor, déjà vingt ans, ici même dans cette ville où, de nouveau, je viens de faire un casse. Quimper me le doit bien après toutes ces années passées au ballon - vingt ans à peu près que je n'y ai pas mis les pieds. Là aussi le temps a passé, la mémoire me fait parfois défaut. Quand à mon corps... J'ai les lombaires qui sifflent, le cœur à côté de ses pompes. Ouais, *j'ai le*

cœur qui bat l'heur ! comme on le chantonnait Anne et moi, avant.

Sur une méchante chaise en bois noir, juste devant moi, la mallette. Sans prétention mais avec dedans des bijoux volés, de quoi se refaire la cerise - une nouvelle vie. José le marin, le seul ami qui me reste, m'attend dans son bateau à Concarneau. De là, via d'autres bateaux tout pourris tout rouillés, conduits par des marins aux cœurs louches mais des amis au José quoi, je me ferai la malle. Je tirerai les rideaux derrière moi vers des îles tranquilles, les Iles sous le Vent, les Marquises. Là où, comme le chantait un type avant, il n'est pas de mise de pleurer. T'inquiètes pas le grand Jacques, j'y vais pas pour pleurer mais pour voir le soleil prendre son temps avant de se coucher, envier les grands oiseaux blancs, paresseux, sentir le vent tiède qui les emporte et me perdre sur ces plages couleur de nacre. Si pures, si blanches.

Quand t'as passé des années dans la promiscuité des prisons, cinq par cellule à dormir avec le cul de ton voisin à hauteur du nez - l'été j'te dis pas toutes ces odeurs - parmi ces ronflements, ces brusques poussées de violence... Comment j'en suis sorti ? Je ne sais pas, certainement l'image de cette femme, ma première compagne de jeux, celle à qui je suis restée fidèle malgré toutes ces années, malgré l'éloignement - elle ne m'a jamais quitté. Sa pureté m'a aidé ici-bas.

Je me lève, je vais boire un verre d'eau au petit lavabo. Le petit hôtel aux meublés impersonnels est silencieux. Je m'habille sans bruit. Juste à me glisser dans la rue, prendre ma vieille caisse qui n'attend que moi et me trainer vers le port de Concarneau. Juste avant d'y pénétrer, une sorte de *no mans'land*, un endroit rempli de ronces et de marais me tend les bras. J'irais perdre ma voiture dans toute cette jungle urbaine, sans plaque minéralogique dessus, sans numéro sur le moteur, sans rien pour m'identifier. A pied je rejoindrai le bateau du José et officiellement, je n'existerais plus. Rideau.

Je regarde le papier peint sur le mur, je m'approche. Oh rien qu'un dessin tout simple, des roses entrelacées entre elles et pourtant... Tant de minutie, de travail, d'attention sur les couleurs, le mariage subtil du rouge et de l'orange, qui a peint ça ? On prenait autant de temps à l'époque pour un simple papier peint ? Maintenant tout est du jetable, du prêt à consommer, toc et stuc, rien, où est

passé le travail de l'homme ?

Tous ces jeunes, ils ne pensent qu'à se bourrer la gueule, à fumer des *blunts* comme ils disent, à baiser sans capote. Génération jeunes cons - génération perdue - dans trente-quarante ans ils se presseront à l'hôpital en se tenant le bide ou les poumons, et le cancer les prendra sans autre forme de procès. Ouais, il est temps de se tirer, de se retirer des affaires pour un vieux crabe comme moi, comprends plus rien au temps qui passe.

Juste avant de descendre, la mallette dans une main, mon vieux colt Browning glissé dans ma ceinture, je me penche à la fenêtre. Rien, la rue paraît calme, si calme, trop calme. Mon instinct me souffle que...

Je sors de la chambre : le couloir est vide. Sans bruit je monte au cinquième. Là, une porte en métal sur le palier. Elle donne sur le toit, je le sais, je me suis fait une clé – vous seriez surpris de savoir tout ce que l'on peut faire avec deux trombones. Ça débouche sur une zone toute grise, rien que du plomb à perte de vue. Je me glisse dehors. Devant moi des toits d'immeubles aux décors baroques, antennes hérissées vers le ciel comme des crocs menaçants, cheminées qui s'écroulent sous elles en prenant des postures animales. Je me penche vers la rue. Rien, rien ne bouge. Est-ce que j'aurais perdu mon flair ? Bon, le mieux à faire est de descendre puis d'aller à la voiture et là... On verra bien, dans la vie on peut pas tout prévoir.

Je suis redescendu par un immeuble abandonné. Dans une rue voisine j'ai retrouvé ma voiture. Personne. Je suis monté dedans, direction le quartier du port. Le port, ses bars louches, toute sa vie interlope la nuit, tout ça je l'ai bien connu. Demain ce sera fini. Tout en roulant sur les routes désertes, je me suis souvenu du casse de la bijouterie...

Un bon tuyau de la part d'un des bidons de la centrale, un ancien détenu avec une facture de garagiste aussi longue qu'un jour sans pain. Même que son menteur, son avocat, lui donne aucune chance de sortir avant qu'il ait avalé son extrait de naissance. Il m'a refile le tuyau avec cette promesse : la moitié du pactole pour sa concubine, le reste pour moi. Je suis de parole, elle l'aura son oseille la vieille et quand elle descendra au lac avec son homme, dans un de ces rares moments

d'intimité au parloir, elle pourra lui souffler à l'oreille, une main glissée dans son calbut, *le pèze, on l'a le vieux, on l'a !*

J'enquille la nationale. Comme je passe devant un panneau : Trégunc, j'ai le cœur qui fait la valse. La nostalgie ? Le plaisir d'être malheureux, a écrit quelqu'un. La fidélité envers un vieux souvenir ? Il y a de ça aussi.

Anne habite là-bas, avec *LUI*, mon ex-compagnon d'armes, mon ami, mon frère, mon Iago - il n'y a que les amis pour vous trahir. J'hésite, le port, les bateaux, l'oubli, tous me tendent les bras, mais y'a pas, faut que j'y aille. Juste la voir, je me le promets, juste revoir Anne une dernière fois puis régler mes comptes avec lui, le Iago des temps modernes. Je fais demi-tour, je prends direction Trégunc. Je retrouve la maison de mon enfance sans problème. Il y a des endroits comme ça, à jamais gravé dans ma mémoire. Je stoppe la voiture. Personne, la lune commence à pâlir, faut que je me dépêche, le jour va bientôt se lever, José m'attendra pas.

Je prends la valise dans une main, dans l'autre le colt, mon vieux Browning, cran de sureté aux abonnés absents. Je passe par dessus la clôture. Devant moi, la bâtisse. Une maison style made in Normandie, détonnant ici mais c'est comme ça, pur jus toit de chaume, murs entrelardés de bois. Il y a une petite lumière dans une des pièces, sur le devant de la façade. Toujours aussi sûr de lui, le Iago, une des porte est restée entrouverte. Je me glisse à l'intérieur. En silence, le colt à hauteur des yeux, j'ouvre une porte, je passe dans une cuisine endormie puis une deuxième porte...

Elle est là, Anne Tandor, la petite fille avec qui j'ai passée toutes mes vacances d'enfant, dans cette même maison, tenue alors par le vieux et la vieille, pèpère et mémère comme nous les appelions à l'époque. Anne se tient assise face à la cheminée. Un air de jazz à la radio, en sourdine, je reconnais *All of me* et je retrouve son doux profil au parfum exotique, ses cheveux autrefois noirs et bouclés, désormais gris et sages et quand elle se tourne vers moi, ses beaux yeux sombres n'expriment aucune surprise. Juste ses larmes. « Je t'attendais... » Sa voix chuchote comme si elle avait peur de le réveiller - *lui*. « J'avais laissé une porte ouverte. Je n'étais pas sûre que tu viendrais mais je t'attendais. » Silence puis elle demande : « Le casse de Quimper, c'est bien toi hein ? » Je fais oui de

la tête. Elle me regarde, intense. « Tu n'aurais pas du venir, les flics peuvent te retrouver.

- J'ai vu personne sur la route. Et puis il fallait que je te voie. Une dernière fois.
- Tu t'en vas ?
- Oui, je pars. Loin. Je ne reviendrais jamais.
- C'est bien, tu as raison. Tu vas dans les îles, dans *nos* îles ?
- Oui. Anne il faut que je sache, que tu me dises pour que je sois sûr... Vingt ans que j'y pense.
- Que veux-tu savoir ?
- Le casse, celui de Quimper il y a vingt ans, c'est lui qui nous a dénoncé ? » Anne a un triste sourire, elle semble vieillir d'un coup comme nos souvenirs la rattrapent. Le regard vers la cheminée elle dit, songeuse : « Le seul qui n'ait pas été pris, c'est lui (du menton elle désigne l'étage au-dessus), celui qui m'a fait sortir si vite du *club Med*, c'est lui aussi. Il avait des relations tu sais.
- Et c'est pour ça que...
- Que je l'ai épousé ? Oui, j'avais comme une dette envers lui. Et parce que tu avais pris 20 ans. 20 ans de centrale je ne me voyais pas t'attendre tout ce temps sans rien, toute seule, je ne suis pas très courageuse tu sais. Et puis être avec lui, c'était être aussi un peu avec toi, vous vous ressembliez tellement à l'époque. C'était ma façon à moi de te rester fidèle. » Elle se lève, s'approche de moi. « Il faut que tu partes maintenant, il peut se réveiller et... » Juste comme elle dit cela j'entends des pas dans un escalier. Je me retourne lentement et il est là, un fusil de chasse pointé vers moi. On se regarde, on se dévisage. Regard glacé au-travers de ses lunettes. Sa pipe tressaute en cadence quand il s'adresse à moi : « Bonsoir. Je ne me souviens pas de t'avoir invité. » Je ne réponds rien, je fixe son fusil de chasse superposé, une arme de bourge. Le fusil est calé sur son ventre arrondi. « T'as grossi, je dis, t'as pris du bide.
- Le bonheur, la vie de famille, ça rend paresseux. Mais t'as raison, dès que tu seras de retour en cabane, je me remettrais au sport. Anne, appelle les flics... Numéro spécial, là, dans mon carnet rouge. » Anne le regarde. « Et si tu le laissais partir ? Donne lui une chance.
- Tu rigoles, lui en prison je serais plus tranquille. Appelle les flics j'te dis. » Sa voix claque et

commande, je comprends mieux le rapport qui les lie, la vie qu'il lui fait mener.

Anne me regarde comme si elle voulait me faire comprendre quelque chose puis sort dans un couloir. Il recule, s'adosse à une bibliothèque tout secouant la tête ; il me détaille : « T'es devenue une vraie cloche dis-moi ? Pendant que tu y es, dépose ta mallette, là, sur ce fauteuil... Bien. Les flics, mes nouveaux copains, ils vont être contents de retrouver les bijoux. Tu te crois malin hein, mais c'est moi qui t'aies baisé. Oui, toute ta vie je te l'ai prise, je l'ai vécue à ta place. Même ta femme, je te l'ai piquée. Toutes ces nuits où tu dormais en taule, avec seulement des bouquins remplis de femmes pour s'évader, j'étais avec elle, en elle, dans sa chaleur, dans son corps hé oui ! Même cette maison où vous avez passé vos vacances d'enfant, tous les deux, je l'ai rachetée. Ouais, je t'ai tout piqué, même tes plus beaux souvenirs. » Il me sourit, triomphant, mais je vois qu'il est vide, qu'il n'existe qu'au travers de la haine qu'il me porte. Sans moi, il n'est rien. Il me fixe. Je vois son index blanchi sur la gâchette mais il ne tirera pas. Il a trop besoin de se faire valoir, son coup d'éclat - me livrer vivant - lui amènera encore plus de pouvoir auprès des notables de la ville. Auprès des flics, ses nouveaux copains. « T'es cinglé, complètement cinglé.

- Pas faux mais je préfère être cinglé dans cette vie là – du menton il désigne la villa tout autour – qu'être normal en prison. » Les parents d'Anne et les miens étaient amis depuis longtemps, lui est venu après, la pièce rapportée dont j'aurais du tant me méfier, cette vipère que l'on nourrit, à son insu, dans son sein. « Et maintenant... » Il n'a pas le temps de répondre, Anne revient. « Ça y est ? Tu les as prévenus ? lui demande-t-il sans cesser de me regarder.

- Je n'ai pas eu besoin, répond-elle, ils sont déjà en route. Ils étaient déjà au courant... C'est toi qui les a appelés ? » Il sourit, de plus en plus dingue. « Oui chérie, je les ai déjà appelés. Et maintenant que tu les as appelé, toi aussi, j'ai un témoin, j'suis couvert. Quoiqu'il arrive maintenant, tu pourras témoigner. Mais t'inquiètes, le temps qu'on parle un peu, ils seront déjà là.

- Laisse le partir, je t'en prie. » Surpris il se retourne vers Anne, vers sa voix qui supplie. Elle est adossée à un mur, dans sa main elle tient une arme, un petit colt à crosse d'ivoire pointé vers lui. « T'es folle ou quoi ?... » Il a pas le temps de dire autre chose, le colt aboie, rageusement, une fois,

deux fois. Il s'écroule, du sang plein la poitrine.

Comme si elle la brûlait, Anne jette l'arme sur le sol. Je la saisis, je l'enfouis dans une de mes poches. Je me penche sur le corps de Iago. A bout portant, dans ses blessures, je tire à mon tour.

Avec mon arme. « Anne tu diras que c'est moi, d'accord ? C'est mon arme, ils ne sauront pas que c'est toi. » Elle me regarde, apeurée. « Vas-t'en tout de suite... Non, pas par là, viens. » Je la suis.

Nous traversons toute la maison, silencieuse et sombre. Une petite porte maintenant, devant nous.

« Ca donne sur les champs. » Sa voix chuchote à mon oreille, son corps tout près du mien. J'ouvre.

Rien, tout paraît calme. Anne me regarde, immobile, la lune se réfléchit dans toutes ses larmes.

Je la prends aux épaules, je la serre tout contre moi. « Anne... Anne... » Voilà, c'est tout ce que je

peux dire. Elle me serre à son tour, si fort. Je sens son corps, son odeur, sa chaleur. Ces vingt ans

d'absence, loin d'elle, déjà ils n'existent plus. Je l'embrasse – juste le goût de ses lèvres – je

m'enfonce dans un champs de blés. Ils plient sous moi comme je cours au-travers. Je sens que je

vais m'en sortir quand soudain j'entends des cris, *bouge pas, arrête toi !!!*

Pas la peine de te retourner, Johnny, tu sais très bien qui ils sont. Oh ! tu peux courir encore plus

vite, plus fort tu sais déjà que jamais ils ne te lâcheront. Et tu cours, Johnny - Johnny c'est ton vrai

prénom - tu cours, les blés te cachent à peine quand les premières balles commencent à siffler. Tu

cours dans le jour qui se lève, ton cœur, tu le sens, l'impression qu'il s'affole, qu'il bat dans le vide.

Juste comme tu arrives au vallon – tu le reconnais, celui de votre enfance – tu sens un impact, là,

dans ton dos. Oh ça fait pas vraiment mal, non, l'adrénaline sublime les souffrances de ton corps

mais tu ralentis devant la gerbe de sang qui jaillit entre tes côtes. Juste une flèche rouge liquide qui

t'indique la bonne direction : droit devant et loin des cognes.

Le vallon se dresse devant toi, va falloir le gravir avec un troupeau de flics au cul et tu craches du

sang et tu t'étouffes. Alors tu t'arrêtes face à ce vallon où, plus jeunes, Anne et toi - fidèle souvenir à

jamais - vous avez échangé vos premiers baisers. Tu t'arrêtes et tu te retournes, Johnny, l'arme à la

main. Les flics t'encerclent, armes au poing dirigées vers toi, vers ta gueule essoufflée pleine de

sang. Tu leur souris dans le petit matin et tu sais – tu l'as lu en prison – que le vieux Sterling

Hayden est mort comme ça, devant les paysages de son enfance. Tu leur souris aux flics, Johnny, même pas peur, c'est la fin du voyage et tu le sais bien. Face à toi, le chef des cognes te demande de jeter ton arme. Tu dis rien, non, tu lui souris et tu te tournes vers le plus jeune, le plus nerveux, là, sur ta droite. Tu pointes ton arme vers lui et c'est l'enfer, ça défouaille de partout. Ton corps s'affale sur l'herbe, t'entends juste le chef des flics qui hurle, *stop, cessez le tir !* Mais déjà sa voix te parvient de loin...

... Tu baignes dans une lumière toute blanche, un beau soleil, on dirait un Dimanche. Il y a un portail devant toi, derrière t'entends Anne qui murmure. Le portail s'ouvre, et tout est si lumineux dans le jardin où le vieux et la vieille s'activent. Anne est là aussi, elle se tourne vers toi. Alors tu t'avances dans la lumière toute blanche et ils te voient, tous les trois, ils te regardent et ils disent, l'air si heureux, *tiens Johnny est de retour !* Comme la porte se referme derrière toi, tu te sens vachement important d'un seul coup. Anne serrée autour de ton cou, pépère et mémère viennent t'accueillir – toute ta famille d'avant, toute ta famille d'enfant, tous ceux à qui tu es resté fidèle quoi. Et tout est bien, vraiment bien comme ça.